

*La escupeira*¹

J'ai toujours vu ma mère cracher sur la porte de la bouchère. Ma cracheuse de mère ne crachotait pas, c'était un crachat à jet puissant lancé avec une telle rage qu'elle ne ratait jamais son projectile. D'habitude on crache quand on a quelque chose qui gêne dans la gorge, mais cracher sur une porte ! Et toujours la même ! Personne n'agissait comme elle en pays de Calberte. J'ai ce souvenir inscrit en moi, elle me tenait par la main, un pli amer à la lèvre. Elle me serrait si fort que j'avais mal le reste du temps qui nous séparait de l'école où elle me laissait. Ce n'était plus ma douce et patiente mère Marie-Thérèse, mais une sorcière qui me faisait peur. Que Jeanne la bouchère fût devant son échoppe ne la gênait pas, le crachat en était d'autant plus virulent et la bouchère nous fuyait comme si elle avait vu le diable. Quand je questionnais ma mère, elle baissait un front buté et répondait : « Il sera toujours trop tôt quand tu l'apprendras. » Si je demandais à mon père, c'était la sempiternelle pirouette : « Elle a ses *aristoundelles* »²; mais pourquoi avait-elle ses *aristoundelles* au même endroit ! Plus grand, j'allais seul à l'école ; mais les quelques fois où elle m'accompagnait au village, c'était pareil. Je n'avais plus peur, c'était un rituel. Un jour, j'ai craché avec elle. Elle m'a retourné une gifle en disant : « Toi, tu n'as pas à cracher, ce n'est pas ton affaire. »

Puisque je n'avais pas le droit de cracher sur la porte de la bouchère sur le trajet de l'école, je crachais dans la rivière du pont de Négasse.

Parfois on entrevoyait à la fenêtre de l'échoppe une vieille femme ; ma mère murmurait «Voilà l'autre vipère !». Le mari de Jeanne, s'il nous voyait, levait un bras vengeur, mais il ne s'approchait pas. Je n'ai jamais compris les réactions de ma mère, elle si pieuse qui préconisait les quatre vertus cardinales : la foi, l'espérance, l'amour, la charité.

D'incompréhensions, mon enfance en était remplie. À l'école, le régent nous apprenait le « Notre père » mais aussi le « Je vous salue » et le curé qui venait nous faire le catéchisme parlait de l'église catholique, apostolique où on célébrait les saints et la Vierge Marie. À la maison, jamais on ne priait la Vierge ; mon père souvent tirait le pétrin et d'une cavité dans le mur sortait la Bible. Le soir, mes contes d'enfant étaient l'histoire de Moïse, d'Abraham et de tous les autres prophètes. J'ai toujours eu deux religions : une pour le village, une pour la maison. La première était affichée durant la messe le dimanche, la seconde était secrète. Nous marchions longtemps, souvent la nuit pour nous rendre, en pleine montagne sous les étoiles et par mauvais temps jusqu'à une *clède*³, afin de prier avec un prédicant. Ces assemblées étaient rares et de nombre restreint tant la répression des dragons du roi commandés par le capitaine Poul avait été forte les années précédant ma naissance. On se souvenait des exactions près de Saint-Julien d'Arpaon : des réformés surpris avaient été poussés dans une

¹ La cracheuse

² Arrête, barbe de graminée

³ Petite construction où fait sécher les châtaignes

excavation et emmurés. Il restait de ces crimes des noms de lieux à faire frémir : la croix du *Bourel*⁴, le *Pendedis* ou *lo penja-dix* lieu où on en a pendu dix.

Oui, que ma mère fervente réformée ait autant de haine envers la bouchère et sa famille me surprenait, mais me surprenait tout autant le fait qu'elle aille à la messe. Oh ! bien sûr elle se tenait au fond de l'église, les mains crispées sur son châle en filoselle, le plus loin possible de l'autel et de Jeanne et sa mère. Moi, du balcon réservé aux hommes, je voyais ses signes de croix bâclés, ses genuflexions escamotées, j'imaginai les prières dites du bout des lèvres tandis que j'entendais la voix aiguë de Jeanne chanter à tue tête les cantiques en latin, j'observais ses prosternations ostentatoires, ses mains levées en prière.

Un de ces jours gris de mars à pluie fine en harmonie avec nos châtaigniers aux branches résolument noires et aux chênes en feuillage roux qui ne veulent pas connaître le printemps, en rentrant de l'école je passais devant notre « *clède*⁵ », j'y entendis du bruit. Personne ne pénétrait dans *la clède* à cette époque de l'année ; la maisonnette servait uniquement à l'automne pour enfumer des châtaignes. Je me cachais prudemment derrière un rocher et attendit. Un homme âgé en sortit, il n'avait pas de doigts. J'eus peur, je quittai ma cachette courant sur les fougères sèches. L'homme appela :

- Hé ! Petit ! Tu es le fils de Marie-Thérèse ?

Je m'arrêtai, il connaissait le prénom de ma mère.

- Va la chercher petit.

Ma mère à l'annonce d'un homme sans doigt lâcha la volaille à demi-plumée qu'elle tenait sur ses genoux et bondit vers la porte. Elle revint avec lui. J'avais sept ans, je ne comprenais pas la joie de ma mère. Lui aussi semblait heureux ; il la serra longuement dans ses bras. Ma mère éleva les mains mutilées devant elle, les regarda et pleine de respect et de tendresse les embrassa. Puis elle me poussa vers lui en disant : « Voici Ismaël. »

Je restais muet, mon nom était Henri, je n'avais jamais entendu ce prénom prononcé par ma mère.

Le vieil homme dit :

- Un jour, il faudra que tu lui expliques.

- On a le temps. Et toi, va te coucher ; me lança-t-elle.

De mon lit derrière les rideaux je percevais quelques mots.

J'entendis : exil, Hollande, Jeanne et des prénoms inconnus.

⁴ La croix du bourreau

⁵ Maisonnette où l'on enfume les châtaignes afin de les sécher et les conserver

Mes parents l'appelaient Isaac.

Je ne l'ai jamais revu.

- Pourquoi m'as-tu donné un autre prénom que le mien ? Tu m'as nommé Henri à ma naissance.

- Tu as un prénom secret, un jour si tu pars d'ici, tu pourras le porter au grand jour.

- Pourquoi ?

Mais il était inutile que je pose plus de questions.

Qui étais-je vraiment ? Pourquoi deux prénoms ? Mes frères et sœurs en avaient-ils deux eux aussi ? En avais-je d'autres encore ? Étais-je un enfant trouvé ? Un enfant qu'on aurait préservé de l'orphelinat catholique d'Alès ?

Le temps des jeux cessa à douze ans, je travaillais à mon tour la terre. J'entretenais les *bancèls*⁶. Jardiner, défricher, couper du bois, rentrer le foin, ramasser les châtaignes devint mon quotidien en compagnie de mon père et mes frères. Douze ans, l'âge de travailler mais aussi de savoir.

Pourquoi les crachats de ma mère ne s'autorisaient que sur une unique porte. Le visiteur avait nommé Jeanne, quelle histoire était liée aux crachats ?

La vieille grand-mère du mas du Fielgous aussi vieille que la mère de Jeanne avait peut-être connu Isaac aux mains estropiées.

- Alors il est revenu ! Soupira la mamé. Et ils ne t'ont toujours rien dit !

- Mais vous, vous allez me dire.

- Oh ! Mon petit, on a promis, tout le village a promis. Et puis on préfère oublier, sinon la vie n'est pas possible.

- Qui vous a fait promettre ?

- Ta mère, afin que votre enfance à tous soit sereine.

- Il n'y en a pas un qui n'aurait rien promis ?

- Oui, le curé Figuière, mais *vaï* c'est pas lui qui va te raconter.

Pourtant un jour où je fus à confesse, il me raconta. En contrepartie je promis que je ne dévoilerais jamais ses propos à la jeunesse du pays afin que la haine ne poursuive pas son chemin destructeur.

⁶ Terrasse dans la montagne où la terre cultivée est retenue par des murailles en pierres

- Laisse cracher ta mère, mon petit, si ça lui apaise l'âme. Tu as bien fait de me demander cela dans le confessionnal. L'obscurité m'aide, j'aurais eu honte d'étaler les fautes d'un homme d'église à la lumière du jour.

Et d'une voix trahissant l'émotion il parla :

- Il est né dans le village du pays de Calberte un homme nommé Chayla, il se fit abbé, il monta rapidement dans la hiérarchie ecclésiastique et devint archiprêtre à l'évêché de Mende. Un prêtre comme on ne voudrait jamais en rencontrer.

Il avait décidé d'extirper tous les réformés des Cévennes et commit pour cela les pires crimes. Certains passages à découvert étaient tant redoutés qu'un col prit le nom de *Prentigarde*, oui il fallait prendre garde à soi qu'on soit dragons ou camisards. Afin que les soldats du roi soient moins attaqués lors de leurs trajets, l'abbé a créé un grand chemin sur la crête qui va du Pont de Montvert à Saint-Germain. Ce maudit prêtre n'avait pas son pareil pour faire parler les pauvres bougres un peu faibles, il les persécutait jusqu'à ce qu'ils lui fournissent les lieux, les jours et les heures des assemblées. Il eut sur les mains, comme Hérode, le sang de saints innocents quand il envoya les dragons à la pierre des baptêmes. Là dans la montagne, les soldats surprirent des femmes venues baptiser leur nouveau né avec l'eau recueillie dans les cupules de la roche. Femmes et enfants furent massacrés en ce lieu que l'on nomme depuis la croix de *Vertèlh*⁷ la croix du sein. Crois-moi, j'étais tout jeune prêtre à l'époque, il me fut difficile de parler en chaire d'amour, de fraternité et de paix. Un jour de sa propre main, il brutalisa à mort deux enfants afin de faire avouer à leur mère où se cachait le pasteur.

Le père de ta mère avait trois frères, Isaac le visiteur aux mains estropiées dont tu m'as parlé, le père de Jeanne oui, tu as bien entendu, Jeanne est la cousine de ta mère et le plus jeune, Bernard. Tous camisards ; les pires ennemis de l'abbé du Chayla. Ta parentèle a fait partie de ceux qui ont décidé de l'assassiner. Ils l'ont tué au pont de Montvert. Paix aux âmes de la victime et de ses assassins. Afin qu'il soit enterré dans cette église, sa dépouille accompagnée de trois soldats prit le chemin de Saint-Germain de Calberte, celui-là même qu'il avait fait construire. Le corps n'est jamais parvenu à notre village. Quand le convoi funèbre est arrivé, j'ai fait ouvrir le cercueil dans l'église : il ne contenait que des pierres. Les dragons étaient comme stupides, répétant qu'ils ne comprenaient pas ou trop bien, se sentant pris en faute. Nous avons refermé la bière et d'un commun accord nous avons préféré le silence. J'étais soulagé, j'ai officié l'enterrement de cailloux devant un parterre d'évêques, d'archiprêtres, de colonels, de lieutenants des dragons. Oui, j'ai tiré le glas pour des pierres. Et la tombe contient ce que fut son cœur durant sa vie.

Dans les jours suivants, la répression fut violente. Parmi bien d'autres, ceux de ta famille ont souffert. Ton grand oncle Isaac fut pris et torturé. Il doit la vie aux camisards qui ont réussi à le délivrer de prison. Ton grand-père pendu, sa ferme brûlée, Bernard arrêté et conduit aux galères... Il se disait qu'ils avaient été dénoncés. Seul Nathan le père de Jeanne a été sauvé, grâce à ses abeilles. Il avait placé des ruches devant sa ferme et quand il vit les dragons venir, il en renversa une. Les

⁷ En français la croix de Berthel

abeilles bousculées, devenues agressives, se sont précipitées sur les soldats du roi. Nathan a pu s'enfuir hors du pays. Peu de temps après, sa fille a épousé le neveu de l'abbé du Chayla. Jamais on n'aurait pu imaginer le mariage de la fille et de la nièce de camisards convaincus avec l'un de la famille de l'abbé. Ta mère ne crachait pas encore à cette époque, elle a commencé cinq ans plus tard, à l'arrestation de Nathan revenu au pays pour voir sa famille. En guise de retrouvailles, il a été trahi par les siens. Pour ta mère, il n'y avait aucun doute, Jeanne et sa mère avait donné non seulement leur père et époux mais aussi ton grand père et tes deux grands-oncles.

Dés qu'elle apprit l'arrestation de Nathan, elle s'est campée devant la boutique de ta tante et a lancé : «Entendez-moi, vipères, désormais chaque fois que je passerai devant chez vous, je cracherai d'un crachat plein de haine.»

Je restai longtemps à prier dans la pénombre de l'église. Peu m'importait le Dieu, qu'il soit celui des prêtres ou des pasteurs. Une compassion immense pour ma cracheuse de mère me submergeait, ce n'était pas un crachat de haine mais d'une souffrance si lourde qu'elle avait besoin de se déverser par un peu de salive perdue. Désormais je regardais ma mère autrement.

La mère de Jeanne mourut, ma mère Marie-Thérèse alla cracher sur sa tombe ; le neveu de l'abbé la rejoignit, lui aussi eut droit à la bénédiction spéciale de ma mère. Ne restait que Jeanne. J'en avais les tripes nouées à voir ma mère devenue une vieille appuyée sur sa canne continuer à cracher. Elle en avait les larmes aux yeux, tant ses jambes lui faisaient mal pour parvenir jusqu'à la maison de sa cousine. Le passé obsessionnel la hantait en ce temps de vieillesse où la sérénité plus que jamais est nécessaire. Quand elle vit qu'elle ne pourrait plus se rendre au village, elle me fit jurer de cracher jusqu'à la mort de Jeanne sur sa porte en me contant l'histoire que je savais déjà. Je jurais. Jusqu'à la mort de Jeanne avait-elle dit... J'allais de moins en moins au village pour ne pas passer devant la maison maudite. J'étais obsédé à mon tour, écartelé entre la promesse et l'impossibilité de reprendre le flambeau du crachat. Ne restait qu'une solution : que Jeanne aille rejoindre le neveu de l'abbé et sa mère au cimetière.

Le destin fut avec moi ce jour où je pris le chemin du serre de la Can pour y ramasser du bois. Jeanne, plus ingambe que ma mère y était, elle aussi dans la même intention avec son âne chargé de fagots. Elle était exactement à la Peyre plantée. Elle ne me vit pas, occupée à ramasser un nouveau fagot. Du temps je déchargeai sa bête et la pris par surprise. Je lui intimai l'ordre de monter sur son bourrin, je dus l'y aider. Puis je bastonnai tant et plus l'âne qui prit un train d'enfer. Je suivis la monture et la vieille cavalière en crachant. Je crachai tant que j'en avais la bouche sèche. Un dernier coup de badine sur l'arrière train et l'âne et Jeanne versèrent dans un ravin que je savais proche et redoutable.

Dieu du ciel, moi le parpaillot, je me confesse à toi, pardonne mon crime et tous les crachats de ma mère.